

M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN. Marchand qui perd ne peut rire.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN. Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE. Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN. Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît sans que j'ose souffler ?

M. DE SOTENVILLE. Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous n'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN. Oui ; mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

M^{ME} DE SOTENVILLE. Avec elle ?

GEORGE DANDIN. Oui, avec elle, et dans ma maison.

M. DE SOTENVILLE. Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN. Oui, dans ma propre maison.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

M. DE SOTENVILLE. Oui, l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose, et, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN. Vous n'avez qu'à me suivre.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE. N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN. Mon Dieu ! vous allez voir. (Montrant Clitandre qui sort avec Angélique.) Tenez, ai-je menti ?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE ; M. DE SOTENVILLE et MADAME DE SOTENVILLE, avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE (à Clitandre). Adieu ; j'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE. Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE. J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN (à M. et à madame de Sotenville). Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE. Ah ! madame ! tout est perdu ! Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE. Ah ! ciel !

ANGÉLIQUE (bas à Clitandre et à Claudine). Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (Haut à Clitandre.) Quoi ! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt ! et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ! On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, de me faire cent sottises contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée ! Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises ! Mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire (après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton) ; et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton et le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.)

CLITANDRE (criant comme s'il avait été frappé). Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! doucement !

SCÈNE XI.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE. Fort ! madame ; frappez comme il faut !

ANGÉLIQUE (faisant semblant de parler à Clitandre). S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE. Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE (faisant l'étonnée). Ah ! mon père, vous êtes là !

M. DE SOTENVILLE. Oui, ma fille ; et je vois qu'en sagesse et en courage

tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi, que je t'embrasse.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE. Mon gendre, que vous devez être ravi ! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Sans doute, notre gendre ; et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE. Assurément. Voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baisser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN (à part). Eh ! traitresse !

M. DE SOTENVILLE. Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE. Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire : il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE. Où allez-vous, ma fille ?

ANGÉLIQUE. Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE (à George Dandin). Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN (à part). Scélérate !

SCÈNE XII.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE. C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresses que vous lui ferez. Adieu, mon gendre ; vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

M^{ME} DE SOTENVILLE. Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCÈNE XIII.

GEORGE DANDIN.

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler ; et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me dés-honore.

TROISIÈME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE, BATELIERS.

La bergère qui avait annoncé à George Dandin le malheur de Tircis et de Philène lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, et lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la bergère qu'il n'avait fait le premier, et se retire.

SCÈNE II.

ENTRÉE DU BALLET.

Les bateliers qui ont sauvé Tircis et Philène, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joie en dansant, et font une manière de jeu avec leurs crocs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE. La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin ?

LUBIN. Monsieur ?

CLITANDRE. Est-ce par ici ?

LUBIN. Je pense que oui. Morgué ! voilà une sottise nuit, d'être si noire que cela !

CLITANDRE. Elle a tort assurément ; mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN. Vous avez raison ; elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE. C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN. Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE. Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN. Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris ; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinais que cela voulait dire collège.

CLITANDRE. Cela est admirable. Tu sais donc lire, Lubin ?

LUBIN. Oui, je sais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE. Nous voici contre la maison. (Après avoir frappé dans ses mains.) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN. Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent ; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE. Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN. Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE. Chut ! j'entends quelque bruit.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE. Claudine ?

CLAUDINE. Eh bien ?

ANGÉLIQUE. Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE. Voilà qui est fait.

(Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.)

CLITANDRE (à Lubin). Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE. St.

LUBIN. St.

CLAUDINE. St.

CLITANDRE (à Claudine, qu'il prend pour Angélique). Madame...

ANGÉLIQUE (à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre). Quoi ?

LUBIN (à Angélique, qu'il prend pour Claudine). Claudine.

CLAUDINE (à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin). Qu'est-ce ?

CLITANDRE (à Claudine, croyant parler à Angélique). Ah ! madame, que j'ai de joie !

LUBIN (à Angélique, croyant parler à Claudine). Claudine, ma pauvre Claudine !

CLAUDINE (à Clitandre). Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE (à Lubin). Tout beau, Lubin.

CLITANDRE. Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE. Oui.

LUBIN. Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE. Oui.

CLAUDINE (à Clitandre). Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN (à Angélique). Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE. Est-ce pas vous Clitandre ?

CLITANDRE. Oui, madame.

ANGÉLIQUE. Mon mari ronfle comme il faut ; et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE. Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE. C'est fort bien avisé.

(Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.)

LUBIN (cherchant Claudine). Claudine, où est-ce que tu es ?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE et CLAUDINE assis au fond du théâtre ; GEORGE DANDIN à moitié déshabillé ; LUBIN.

GEORGE DANDIN (à part). J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Serait-elle sortie ?

LUBIN (cherchant Claudine). Où es-tu donc, Claudine ? (Prenant George Dandin pour Claudine.) Ah ! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, et il ne sait pas que M. le vicomte et elle sont ensemble, pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et M. le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine ! Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah ! que cela est doux ! il me semble que je mange des confitures. (À Georges Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement.) Tubieu ! comme vous y allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN. Qui va là ?

LUBIN. Personne.

GEORGE DANDIN. Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà ! Colin ! Colin !

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE et CLITANDRE, avec CLAUDINE et LUBIN, assis au fond du théâtre ; GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN (à la fenêtre). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Allons vite, ici bas.

COLIN (sautant par la fenêtre). M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN. Tu es là ?

COLIN. Oui, monsieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, et s'endort.)

GEORGE DANDIN (se tournant du côté où il croit qu'est Colin). Doucement, parle bas. Ecoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et leur dis que je les prie très-instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu ? Hé ! Colin ! Colin !

COLIN (de l'autre côté se réveillant). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Où diable es-tu ?

COLIN. Ici.

GEORGE DANDIN. Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! (Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté, et se rendort.) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin !

COLIN (de l'autre côté, se réveillant). Monsieur ?

GEORGE DANDIN. Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. (Ils se rencontrent, et tombent tous deux.) Ah ! le traître, il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN. Assurément.

GEORGE DANDIN. Veux-tu venir !

COLIN. Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN. Viens, te dis-je.

COLIN. Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN. Eh bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN. Assurément ?

GEORGE DANDIN. Oui. Approche. Bon. (À Colin, qu'il tire par le bras.) Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite, de ma part, prie mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; et, s'ils font quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN. Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN. Va vite, et reviens de même. (Se croyant seul.) Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(George Dandin se range près de la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE (à Clitandre). Adieu, il est temps de se retirer.

CLITANDRE. Quoi! si tôt?

ANGÉLIQUE. Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE. Ah! madame! puis-je assez vous entretenir, et trouver, en si peu de temps, toutes les paroles dont j'ai besoin! Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE. Nous en écouterons une autre fois davantage.



Allez-vous-en faire la paix ensemble. — ACTE II, SCÈNE XIII.

CLITANDRE. Hélas! de quel coup me percez-vous l'âme, lorsque vous parlez de vous retirer! et avec combien de chagrins m'allez-vous laisser maintenant!

ANGÉLIQUE. Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE. Oui; mais je pense qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE. Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude? et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN (à part). Voilà nos carognes de femmes!

CLITANDRE. Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu! et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN (à part). Pauvres maris! voilà comme on vous traite!

CLITANDRE. Vous méritiez, sans doute, une tout autre destinée, et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN. Plût au ciel, fût-elle la tienne! tu changerais bien de langage. Rentrons; c'en est assez.

(George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE. Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE. Ah! Claudine, tu es cruelle.

ANGÉLIQUE (à Clitandre). Elle a raison, séparons-nous.

CLITANDRE. Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE. Adieu.

LUBIN. Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir?

CLAUDINE. Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE. Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE. La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE. J'ai le passe-partout.

CLAUDINE. Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE. On a fermé en dedans; et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE. Appelez la garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE. Colin! Colin! Colin!

SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN (à la fenêtre). Colin! Colin! Ah! je vous y prends donc, madame ma femme; et vous faites des *escampativos* pendant que je dors! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE. Eh bien! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN. Oui, oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE (à part). Ah! ciel!

CLAUDINE. Madame?

GEORGE DANDIN. Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe; et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusqu'ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE. Eh! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN. Non, non; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE. Non; mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN. C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE. Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grâce, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN. Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE. Eh! mon pauvre petit mari, je vous en conjure!

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE, entrant dans la maison au moment que George Dandin en sort, et fermant la porte en dedans; GEORGE DANDIN, une chandelle à la main.

GEORGE DANDIN. La méchancelé d'une femme irait-elle bien jusque-là! (Seul, après avoir regardé partout.) Il n'y a personne! Eh! je m'en étais bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère, qui vont venir, en verront mieux son crime. (Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.) Ah! ah! la porte s'est fermée! Holà! oh! quelqu'un! Qu'on m'ouvre promptement!

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE à la fenêtre; GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE. Comment! c'est toi! D'où viens-tu, bon pendarde? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est près de paraître? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?



Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. — ACTE I, SCÈNE III.

GEORGE DANDIN. Eh! mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANGÉLIQUE. Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN. Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

ANGÉLIQUE. De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN. Eh bien! quoi?

ANGÉLIQUE. Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu et ne fait que d'entrer au monde, des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN. Oui, vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE. Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir me gagnera entièrement; elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerais à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN. Ah! crocodile qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGÉLIQUE. Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN. Point d'affaire. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE. Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN. Non.

ANGÉLIQUE. De grâce!

GEORGE DANDIN. Point.

ANGÉLIQUE. Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN. Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE. Eh bien! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN. Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE. Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place!

GEORGE DANDIN. Ah! ah! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE. Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée, et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN. Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE. C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout à l'heure, je vais vous faire voir jusqu'où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN. Bagatelles! bagatelles! c'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE. Eh bien! puisqu'il le faut, voici ce qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. (Après avoir fait semblant de se tuer.) Ah! c'en est fait! Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtimement de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN. Ouais! serait-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE (à Claudine). St! Paix! Rangeons nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCÈNE XII.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, en déshabillé de nuit ; COLIN, portant une lanterne ; ANGÉLIQUE ET CLAUDINE, à la fenêtre ; GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE (à M. et madame de Sotenville). Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais oui parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que, durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN (à part). Voilà une méchante carogne !
CLAUDINE. Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors ; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE. Comment ! qu'est-ce à dire, cela ?
MADAME DE SOTENVILLE. Voilà une furieuse impudence, que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN. Jamais...
ANGÉLIQUE. Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte ; ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE (à George Dandin). Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE. C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN. Peut-on...
M. DE SOTENVILLE. Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN. Laissez-moi vous dire deux mots.
ANGÉLIQUE. Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN (à part). Je désespère.
CLAUDINE. Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN. Monsieur mon beau-père, je vous conjure...
M. DE SOTENVILLE. Retirez-vous ; vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN. Madame, je vous prie...
M^{me} DE SOTENVILLE. Fi ! ne m'approchez pas, votre haleine est empestée !

GEORGE DANDIN (à M. de Sotenville). Souffrez que je vous...
M. DE SOTENVILLE. Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN (à madame de Sotenville). Permettez, de grâce, que...
M^{me} DE SOTENVILLE. Pouah ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN. Eh bien ! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE. Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?
CLAUDINE. Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE (à George Dandin). Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

SCÈNE XIII.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN. J'atteste le ciel que j'étais dans la maison, et que...
M. DE SOTENVILLE. Taisez-vous ; c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN. Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si...
M. DE SOTENVILLE. Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN. Moi, demander pardon !
M. DE SOTENVILLE. Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN. Quoi ! je...
M. DE SOTENVILLE. Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN. Ah ! George Dandin.

SCÈNE XIV.

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE. Allons, venez ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE. Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ! Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.

CLAUDINE. Le moyen d'y résister !
M. DE SOTENVILLE. Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ; et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE. Comment ! patienter après de telles indignités ! Non, mon père, c'est une chose que je ne puis consentir.

M. DE SOTENVILLE. Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE. Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE. Quelle douceur !
ANGÉLIQUE. Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quel que violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE. Pauvre mouton !
M. DE SOTENVILLE (à Angélique). Approchez.

ANGÉLIQUE. Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; et vous verrez que ce sera demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE. Nous y donnerons ordre. (A George Dandin.) Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN. A genoux ?
M. DE SOTENVILLE. Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN (à genoux, une chandelle à la main.) (A part.) O ciel ! (A M. de Sotenville.) Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE. Madame, je vous prie de me pardonner...
GEORGE DANDIN. Madame, je vous prie de me pardonner...

M. DE SOTENVILLE. L'extravagance que j'ai faite...
GEORGE DANDIN. L'extravagance que j'ai faite... (A part.) de vous épouser.

M. DE SOTENVILLE. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN. Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE (A George Dandin). Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

M^{me} DE SOTENVILLE. Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort.

M. DE SOTENVILLE. Voilà le jour qui va paraître. Adieu. (A George Dandin.) Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. (A madame de Sotenville.) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE XV.

GEORGE DANDIN.

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre c'est de s'en aller jeter dans l'eau la tête la première.

QUATRIÈME INTERMEDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, et l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir la troupe des Bergers amoureux, qui commencent à célébrer par des chants et des danses le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE II.

Le théâtre change et représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs Bergers qui jouent des instruments.

CHLORIS, CLIMÈNE, TIRCIS, PHILÈNE ; CHŒUR DE BERGERS chantants ; BERGERS et BERGÈRES dansants.

CHLORIS.
Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,

Ajustez vos chalumeaux ;
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

Le zéphyr, entre ces eaux,
Fait mille courses secrètes ;
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux ;
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

BERGERS et BERGÈRES dansants.

CLIMÈNE.
Ah ! qu'il est doux, belle Sylvie,
Ah ! qu'il est doux de s'enflammer !
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CHLORIS.
Ah ! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs !
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs ?

TIRCIS.
Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs !

PHILÈNE.
Un moment de bonheur, dans l'amoureux empire,
Répare dix ans de soupirs.

TOUTS ENSEMBLE.
Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux :
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

SCÈNE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS ; CHŒUR DE SATYRES chantants ; SUIVANTS DE BACCHUS et BACCHANTES dansants : CHLORIS, CLIMÈNE, TIRCIS, PHILÈNE, CHŒUR DE BERGERS chantants ; BERGERS et BERGÈRES dansants.

LE SATYRE.
Arrêtez ! c'est trop entreprendre ;
Un autre dieu, dont nous suivons les lois,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes et vos voix :
A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHŒUR DE SATYRES.
Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable ;
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux :
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SUIVANTS DE BACCHUS et BACCHANTES dansants.

CHLORIS.
C'est le printemps qui rend l'âme
A nos champs semés de fleurs ;

Mais c'est l'Amour et sa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT DE BACCHUS.
Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci ;
Et des âmes les plus sombres
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Et l'Amour est un dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Et l'Amour a dompté les hommes et les dieux.

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde ?

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Rien peut-il égaler ses charmes précieux ?

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Fidèle l'Amour et de ses feux !

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Ah ! quel plaisir de boire !

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
A qui vit sans amour la vie est sans appas.

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Aimables fers !

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Douce victoire !

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
Ah ! quel plaisir de boire !

TOUTS ENSEMBLE.
Non, non, c'est un abus :
Le plus grand dieu de tous...

CHŒUR DES SUIVANTS DE L'AMOUR.
C'est l'Amour.

CHŒUR DES SUIVANTS DE BACCHUS.
C'est Bacchus.

SCÈNE IV.

UN BERGER, et les mêmes acteurs.

LE BERGER.
C'est trop, c'est trop, bergers. Eh ! pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas ;
Ce sont deux déités qui sont fort bien ensemble ;
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHŒURS.
Mêlons donc leurs douceurs aimables ;
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faisons répéter aux échos dalentour
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Bergers et Bergères se mêlent avec les suivants de Bacchus et les Bacchantes. Les suivants de Bacchus frappent avec leurs thyrses les espèces de tambours de basque que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles portaient anciennement aux fêtes de Bacchus. Les uns et les autres font différentes postures, pendant que les Bergers et les Bergères dansent plus sérieusement.

FIN DE GEORGE DANDIN.